

LES RACINES OUBLIÉES DE LA CONSCIENCE ÉCOLOGIQUE CONTEMPORAINE

[Igor Krtolica](#)

IRIS éditions | « [Revue internationale et stratégique](#) »

2021/4 N° 124 | pages 65 à 77

ISSN 1287-1672

ISBN 9782200933890

DOI 10.3917/ris.124.0065

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-internationale-et-strategique-2021-4-page-65.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour IRIS éditions.

© IRIS éditions. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



Les racines oubliées de la conscience écologique contemporaine

Igor Krtolica

Maître de conférences à l'Université de Picardie Jules Verne.

« Quelqu'un avait prononcé le mot "écologie". Sur vingt personnalités présentes, quatre seulement en connaissaient le sens... »

Romain Gary, *Les Racines du ciel*,
préface à la nouvelle édition (1980)

Il est certains textes pionniers sur lesquels s'appuie la prise de conscience écologique de la seconde moitié du XX^e siècle et qui occupent toujours le devant de la scène aujourd'hui. Sur le plan scientifique, on invoque ordinairement *Silent Spring* de Rachel Carson, paru aux États-Unis en 1962 : ce livre avertissait sur les dégâts que l'usage des pesticides de synthèse causait sur les écosystèmes, dans les eaux, les sols, l'air et les organismes vivants, et contribua directement à l'interdiction du DDT. Sur le plan économique et politique, on fait toujours mention du rapport au Club de Rome de 1972, le fameux « rapport Meadows », *Limits to Growth*, qui pronostiquait, au moyen de modèles numériques, les risques de crise systémique menaçant nos sociétés industrielles et dont le pire scénario s'est vérifié année après année, nourrissant aujourd'hui les théories de l'effondrement. Sur le plan philosophique, on oublie rarement de mentionner le texte fondateur de la *deep ecology* d'Arne Næss, en 1973, qui servit de fer de lance de la critique de l'anthropocentrisme occidental moderne, ainsi qu'*Animal Liberation* de Peter Singer, paru en 1975, premier manifeste antispéciste qui contribua aussi bien à l'essor du mouvement animaliste qu'au développement de l'éthique environnementale.

On pourrait en mentionner bien d'autres encore. Pourtant, si l'on ouvre un dictionnaire, une anthologie ou une histoire de l'écologie, on y trouvera rarement une seule page consacrée à Romain Gary et à son roman *Les Racines du ciel*, paru en 1956. Évoquant celui-ci à la fin de sa vie, Gary n'hésitait pas à revendiquer fièrement, du point de vue romanesque, le titre de « premier

écologiste de France ». S'il pouvait se vanter d'être le « premier auteur » à avoir écrit un roman « sur la défense de l'environnement et la protection de la nature »¹, c'est que l'histoire des *Racines du ciel*, qui est située en Afrique-Équatoriale française au début des années 1950, raconte le combat obstiné d'un homme, Morel, pour la protection des éléphants.

Sur bien des plans, *Les Racines du ciel* est un roman visionnaire, qui anticipe les idées et représentations qui animeront, organiseront et diviseront la pensée écologique de la seconde moitié du XX^e siècle – qui les brasse dans un maelström de considérations historiques, politiques, économiques, technologiques, sociales, scientifiques, philosophiques, idéologiques, religieuses, cosmiques –, comme s'il était une montre en avance. Mais il s'agit d'une montre à mille aiguilles. Car il ne serait pas difficile d'y trouver autant de déclarations différentes sur l'enjeu de la protection de la nature qu'il y a aujourd'hui de « courants » au sein de la pensée écologique.

On y trouverait aisément de quoi alimenter des interprétations correspondant aux différentes philosophies de l'environnement : tantôt il semble que seul l'humain soit pour lui l'objet de notre considération morale, et que tout devoir envers la nature n'est en réalité qu'un devoir indirect envers les hommes, celui

de préserver les droits de l'homme (anthropocentrisme) ; tantôt il semble que tous les animaux susceptibles de souffrir soient l'objet de notre considération morale, que toute souffrance soit insupportable parce qu'elle témoigne d'un déni de l'effort qu'un animal fait pour vivre (pathocentrisme) ; tantôt il semble que ce soit toute vie qui soit dotée d'une valeur intrinsèque, celle de chaque être vivant, des plantes aussi bien que des animaux (biocentrisme) ; tantôt enfin

1. Romain Gary, *Le sens de ma vie*, Paris, Gallimard, pp. 54-55.

Sur bien des plans, **Les Racines du ciel** est un roman visionnaire, qui anticipe les idées et représentations qui animeront, organiseront et diviseront la pensée écologique de la seconde moitié du XX^e siècle



il semble que ce soit la biosphère, voire la nature entière, qui soit l'objet de notre souci (écocentrisme).

On trouverait également des déclarations qui rejoindraient certaines positions de l'écologie critique contre les impasses de l'opposition homme / nature : on trouve ainsi dans *Les Racines du ciel* l'idée que ce n'est pas l'homme ou l'humanité en général qui est responsable de la destruction des milieux de vie, mais l'économie capitaliste et matérialiste des sociétés industrielles, et l'idéologie du progrès technologique qui l'accompagne et culmine dans la menace nucléaire (écologie sociale); on trouve aussi l'idée que la représentation de la nature est une représentation typique de l'homme occidental moderne issu des pays industrialisés, nostalgique d'une nature sauvage fantasmée que les Américains nomment *wilderness* (écologie décoloniale); on trouve enfin l'idée que la domination et l'exploitation de la nature à l'âge moderne sont le fruit d'une logique masculine de puissance, qui fait du combat féministe et du combat écologique une cause commune (écoféminisme). Mais hors de ce labyrinthe, Gary esquisse une voie de sortie : celle d'une philosophie politique de la nature qui intime à l'homme de reprendre et de prolonger un mouvement vital créateur qui vient d'une nature d'avant l'homme et qui lui promet de s'affranchir de la condition humaine.

Romain Gary, « premier écologiste de France » ?

Comment expliquer le relatif oubli dans lequel est tombé ce livre dans la pensée écologique contemporaine ? Il y a au moins trois raisons à cela. Premièrement, *ce livre est probablement arrivé trop tôt*. Bien qu'il ait été un grand succès, bien qu'il ait été rapidement traduit en anglais et même adapté au cinéma – dans un film hollywoodien que Gary traitera tout simplement de « navet » –, il est justement « le premier roman écologique », arrivé à un moment où le problème de la protection de la nature ne pesait pas lourd face aux enjeux de la guerre froide.

Gary le dira à sa manière en 1980. « On a bien voulu écrire, depuis la parution de ce livre, il y a vingt-quatre ans, qu'il était le premier roman "écologique", le premier appel au secours de notre biosphère menacée. Je ne mesurais pas l'étendue des destructions qui se perpétueraient ni toute l'ampleur du péril. En 1956, je me trouvais à la table d'un grand journaliste, Pierre Lazareff. Quelqu'un avait prononcé le mot "écologie". Sur vingt personnalités présentes, quatre seulement en connaissaient le sens... On mesurera, en 1980, le chemin parcouru ». Gary racontera cette anecdote en de nombreuses occasions, avec chaque fois quelques variantes laissant douter de son entière exactitude. Mais elle est d'autant plus significative que l'on a toutes les raisons de penser qu'en 1956, il ne connaissait pas non plus le mot d'écologie : en effet, ce mot

n'apparaît pas une seule fois dans le roman. C'est seulement dans la réédition de 1980 qu'il l'ajoutera ici et là, dans la bouche de certains personnages...

Deuxième raison à l'oubli dans lequel est tombé ce livre dans la pensée écologique : c'est que *ce livre est un roman*. Ce n'est ni un travail de vulgarisation scientifique comme *Silent Spring* de Rachel Carson, ni un rapport remis à une institution internationale comme *Limits to Growth*, ni un pamphlet ou un essai philosophique comme les textes d'Arne Næss et Peter Singer, pas même une série de reportages journalistiques. C'est un « simple roman », cantonné à l'espace de la fiction et de l'imaginaire. En 1956, la « Note de l'auteur » qui ouvre le livre indique d'ailleurs : « Les événements décrits dans ce roman n'ont jamais eu lieu. Les personnages qui y apparaissent n'ont jamais existé ».

N'est-ce pas là une raison qui explique le peu d'influence de ce livre dans la prise de conscience écologique ? Cependant, cette fiction présente une particularité. C'est que l'histoire imaginée y est en prise directe et constante avec l'Histoire réelle, avec le présent : avec les horreurs de la Seconde Guerre mondiale et le traumatisme des camps de concentration, avec l'affrontement des idéologies communistes et capitalistes et la menace d'une guerre atomique, avec la décolonisation et les luttes d'indépendance nationalistes, avec l'essor du mouvement tiers-mondiste des non-alignés, avec le recours aux médias de masse pour attirer l'attention de l'opinion publique occidentale sur le sort des animaux sauvages et de la nature en danger, etc.

De plus, la grande Histoire n'est pas dans le roman à l'arrière-plan de la petite histoire, comme un simple décor de l'intrigue. Elle l'innerve au point que la grande Histoire et la petite histoire se pénètrent constamment l'une l'autre. En effet, le roman ne cesse de faire référence à des événements récents ou des luttes en cours : à la conférence de Bukavu de 1953 sur la conservation de la faune et de la flore, à la révolte des Mau-Mau au Kenya, à la guerre d'Indochine, à la prise du pouvoir par Nasser et au rôle de l'Égypte dans le panafricanisme, à la guerre d'Algérie et à l'action des fellaghas, à l'installation de l'islam sur les ruines fumantes des empires coloniaux européens en Afrique, etc. À quoi s'ajoutent des personnages fictifs qui sont les doubles de personnages réels – le père Tassin et Teilhard de Chardin, Waitari et Kenyatta, Peer Qvist et Fridtjof Nansen, Schölscher et Charles de Foucauld, Morel et Raphaël Matta.

Il y a, enfin, une troisième raison : c'est que *ce livre est très tôt passé pour un roman humaniste et un roman à thèse*. Dans *Les Lettres Nouvelles*, Maurice Nadeau dénoncera même ce qu'il appelle un « sermon en images », une « rhapsodie humanitaire qui ferait les délices des lecteurs de *Tintin* » ! À l'époque, qualifier un roman de roman humaniste et de roman à thèse, c'était probablement la meilleure manière de l'assassiner. Car au début des années 1950, la grande vogue des romans humanistes touche à sa fin : les romans de la condition humaine, inaugurée dans les années 1930 par André Malraux et prolongée par Jean-Paul Sartre et Albert Camus, appartiennent déjà au passé.



Michel Foucault suggérera d'ailleurs bientôt, à la suite de Nietzsche, qu'après la mort de Dieu vient la mort de l'homme...

Au début des années 1950, le nouveau roman émerge, avec Michel Butor, Nathalie Sarraute, Alain Robbe-Grillet et Samuel Beckett. Pour ne rien arranger, *Les Racines du ciel* serait un roman à thèse, ce qui veut évidemment dire : un mauvais roman. Et la thèse du roman serait la suivante : il faut protéger les éléphants, les espèces menacées, et la nature tout entière ; il faut aussi défendre une certaine conception de l'homme, sa dignité et sa liberté ; et les deux ne se contredisent pas puisque, *dans le roman, les éléphants symbolisent la liberté et les droits de l'homme, et qu'il faut les protéger comme une espèce en danger...*

L'écologisme est-il un humanisme ?

Gary a lui-même donné de solides raisons de s'en tenir à cette clef de lecture. Il a par exemple écrit, dans l'avant-propos de son livre : « Je crois à la liberté individuelle, à la tolérance et aux droits de l'homme. Il se peut qu'il s'agisse là aussi d'éléphants démodés et anachroniques, survivants encombrants d'une époque géologique révolue : celle de l'humanisme. Je ne le pense pas ». À la fin de sa vie, il a même enfoncé le clou en affirmant : « *Les Racines du*

ciel allait au-delà de la défense de l'environnement. Les éléphants étaient aussi pour moi les droits de l'homme : maladroits, gênants, encombrants, dont on ne savait trop que faire [...]. J'en ai fait indirectement une valeur symbolique et allégorique des droits de l'homme »¹. Difficile d'être plus explicite !

Pourtant, faut-il s'en tenir là ? Est-ce bien là la thèse du roman, s'il y en a une ? Pour comprendre le rapport entre la protection des éléphants et celle des droits humains, pouvons-nous nous contenter d'affirmer par exemple que « l'écologisme est un humanisme »² ? Rien n'est moins sûr. Pourquoi ? Parce que les déclarations de Gary *sur* son roman ne sont pas toutes convergentes, pas plus d'ailleurs que les déclarations du personnage principal, Morel, *dans* le roman. En effet, Gary et Morel y disent des choses sans cesse contradictoires. Par exemple, ils insistent constamment sur le fait que les éléphants ne sont pas une métaphore ou une allégorie, qu'ils ne symbolisent rien, qu'il s'agit littéralement d'éléphants *et de rien d'autre* – mais ils disent aussi que ce pourrait très bien être d'autres animaux que les éléphants, et même, à la limite, que n'importe quoi pourrait bien faire l'affaire, parce qu'il s'agit toujours d'*autre*

« Les **éléphants** étaient **aussi** pour moi les **droits de l'homme** »

1. *Ibid.*, p. 54.

2. Denis Labouret, « Notice aux *Racines du ciel* », in Romain Gary, *Œuvres, I*, Paris, Gallimard, 2019.

chose. Autre exemple : Gary et Morel ne cessent pas d'affirmer que la donnée fondamentale de ce combat en faveur des éléphants est la *défense d'une certaine idée de l'homme*, d'une « marge humaine » censée nous préserver de l'inhumanité du totalitarisme politique et du matérialisme économique, et que ce combat se situe dans le strict prolongement de la lutte contre le nazisme – mais ils disent aussi que tout ceci est une *protestation contre la condition humaine* et contre les lois de la nature, un désir métaphysique de s'affranchir de la condition humaine, de la mort, et de faire l'expérience de l'éternité, même si nous sommes finalement morts et vaincus.

Mais quelle est alors la thèse de ce roman ? De quoi s'agit-il ? Des éléphants ? Des animaux et de la nature sauvage ? De l'humanité, comme espèce ou comme ensemble moral ? Des victimes de l'histoire et des minorités opprimées ? De la liberté et de la lutte contre le nationalisme, le matérialisme ? De métaphysique,

de religion ou de spiritualité ? De tout cela à la fois ? Ou d'autre chose encore ? La thèse du roman est en réalité moins claire qu'elle n'en a l'air, au point que l'on puisse se demander s'il y en a vraiment une.

C'est d'ailleurs un leitmotiv du roman : tous les protagonistes – puis, à leur tour, tous les critiques – cherchent à comprendre *de quoi il s'agit* dans cette affaire, dans ce combat obstiné de Morel – et dans ce roman de Gary. De quoi s'agit-il « au fond », « en fait », « en réalité », « derrière tout cela », « vraiment » ? Bref, *au nom de quoi ce combat « écologique » est-il mené ?* N'est-ce pas justement une énigme à laquelle se confronte sans cesse la pensée écologique aujourd'hui encore, notamment depuis que l'écologie s'est enrichie des différents courants critiques : écosocialisme, écoféminisme, écologie décoloniale ? Dans *Les Racines du ciel*, les pistes pour répondre à cette question sont nombreuses, mais elles forment moins une thèse qu'un labyrinthe.

Pour répondre au problème, il faut repartir de ce que Gary nomme « l'affaire homme », une formule qui apparaît pour la première fois dans *Les Racines du ciel* et qui traverse ensuite toute l'œuvre. Elle se présente d'abord

dans la bouche du personnage de Forsythe, un ex-soldat américain qui raconte comment, après la guerre de Corée, il a fini par renoncer à savoir quel camp est coupable : « Que les Américains fussent ou non coupables, que les

*Au nom de
quoi ce **combat**
« écologique »
est-il mené ?
N'est-ce pas
justement une
énigme à laquelle
se **confronte**
sans cesse la
pensée écologique
aujourd'hui
encore*



communistes fussent ou non coupables, qu'importait ? L'homme était dans le bain complètement, souillé, de la plante des pieds jusqu'à la moelle. Ça venait de loin et ça continuait. Ce n'était ni plus ni moins beau que les Mau-Mau, ou Hitler avec ses Juifs, c'était la même affaire, l'affaire homme, qui continuait... »¹.

L'humanisme impossible

En raison du succès des *Racines du ciel*, qui remporte le prix Goncourt en 1956, Gary se retrouve à devoir expliquer son livre et à réfléchir sur son œuvre. C'est à cette occasion que se consolide chez lui l'expression « affaire homme », qui devient une sorte de point de passage entre son œuvre de fiction et sa réflexion théorique. Dans la suite de son œuvre, Gary ne cessera de reprendre cette expression. Ainsi dans une nouvelle de 1962, un personnage dit à propos du nazisme : « L'affaire homme : une assez sale histoire, dans laquelle tout le monde est compromis »². Ou encore à la fin des années 1960, dans *La Tête coupable*, un personnage oppose « son refus d'avoir quoi que ce [soit] de commun avec son époque, avec l'Histoire et avec l'affaire Homme en général, incompatible avec sa dignité »³. Mais que signifie donc cette expression qui apparaît dans *Les Racines du ciel* et qui court tout au long de l'œuvre ? Quelle est cette affaire homme, cette « sale histoire » dans laquelle « tout le monde est compromis » et avec laquelle certains préféreraient ne rien avoir à faire ?

Chez Gary, l'affaire homme est l'expression de l'impasse de l'humanisme dans laquelle se trouve la civilisation européenne, occidentale et même mondiale au sortir de la guerre. Car Gary a tiré deux leçons contradictoires de la guerre à laquelle il a participé comme aviateur au sein de la France libre : d'une part, une forme d'inhumanité désespérante, une barbarie qui fait s'effondrer les idéaux de la civilisation européenne ; de l'autre, une foi inébranlable en un idéal qui doit résister à la barbarie et à la mort, et qui s'exprime dans la culture. Cette contradiction n'est jamais aussi forte que lorsque la barbarie détruit la culture qui doit lui résister... « Les bombes que j'ai lâchées sur l'Allemagne de 1940 à 1944 ont peut-être tué dans son berceau un Rilke, un Goethe, un Hölderlin ! Et, bien sûr, si c'était à refaire, je recommencerais. Hitler nous avait condamnés à tuer. Même les causes les plus justes ne sont jamais innocentes »⁴. Au fond, une double impossibilité découle de l'expérience de la guerre : impossibilité de continuer à croire dans l'idéal humaniste, impossibilité de renoncer tout à fait à cet idéal de civilisation. Telle est l'*antinomie de l'humanisme*.

1. Romain Gary, *Les Racines du ciel*, Paris, Gallimard, 1956, p. 333.

2. Romain Gary, *Les Oiseaux vont mourir au Pérou*, Paris, Gallimard, 1962, p. 158.

3. Romain Gary, *La Tête coupable*, Paris, Gallimard, 1968, p. 89.

4. Romain Gary, *Si l'enfer pouvait avoir des murs... Résistance et déportation*, Catalogue de l'exposition, juin 1980.

Il n'y a pas de solution strictement politique au problème de l'humanisme

Or, comme Kant nous l'a appris, une antinomie – à savoir un conflit entre deux propositions dont chacune apparaît juste, vraie et démontrable – est toujours le signe de l'effort que fournit la raison pour penser l'inconditionné, pour trouver le point de jonction des deux propositions au-delà de l'expérience, dans la sphère suprasensible, c'est-à-dire dans le domaine métaphysique. Chez Gary, ce sera une métaphysique de la nature. Cependant, jusqu'aux *Racines du ciel*, au milieu des années 1950, un tel point de jonction lui fera défaut. Pourquoi ? Parce que tous ses romans précédents ne cessent de ressasser une idée : *il n'y a pas de*

solution strictement politique au problème de l'humanisme. Mais justement, avec *Les Racines du ciel*, quelque chose de nouveau apparaît : non pas un adieu à la politique, mais un découplage de l'idéal humaniste et de la politique. C'est un apport décisif des *Racines du ciel* par rapport aux livres précédents : « pour l'essentiel la condition humaine n'est pas susceptible de solution uniquement politique »¹. Mais dire que la solution se situe hors de l'affaire homme peut avoir deux significations.

Première signification : *hors de l'affaire homme, il y a la défense de la nature*. Gary dit parfois que l'idée de « marge humaine » est « la donnée fondamentale » du roman. La marge humaine désigne chez lui cette marge de sécurité qui doit nous protéger de toutes les idéologies politiques

dogmatiques, celles qui – dit-il avec ironie – signalent la marche en avant triomphante de notre civilisation. Il n'est donc pas étonnant que, dans *Les Racines du ciel*, la défense de cette marge humaine se confonde avec la défense des éléphants, des animaux qui échappent à l'affrontement idéologico-politique dominant de l'époque, au conflit des grandes puissances, la guerre froide. Les éléphants sont encombrants, non seulement parce qu'ils sont grands et gros, mais aussi parce que, lorsqu'ils sont vivants, c'est-à-dire quand on ne récupère pas leur ivoire ou leur viande, ils ne sont pas rentables économiquement : ils piétinent les récoltes, renversent les poteaux télégraphiques, entravent la déforestation et l'industrialisation. En somme, ces animaux anachroniques questionnent le supposé progrès de la civilisation.

Deuxième signification : *hors de l'affaire homme, il y a la femme*. D'où un second aspect du combat de Morel : un découplage entre la lutte pour une cause et la morale masculine de la violence et de la puissance. La guerre, même humanitaire, est devenue une impasse. Et la protection des éléphants ne rejette pas seulement la guerre, elle rejette aussi les valeurs viriles de puissance qui lui sont associées. Ces valeurs laissent désormais place aux valeurs féminines d'empathie, de tendresse, de protection, qui vont être incarnées par des femmes, et plus généralement par tous les personnages picaresques de Gary. Car les

1. Romain Gary, *L'affaire homme*, Paris, Gallimard, 2005, p. 27.



picaros sont des personnages héroïcomiques qui se situent en dehors de la sphère masculine de la puissance, et qui se battent avec autant d'obstination que d'empathie.

C'est le féminin qui trace une issue hors de l'affaire homme. Mais que faut-il entendre par « féminin » et par « valeurs féminines » ? Pour le comprendre, il faut rattacher cette idée au problème auquel il est censé répondre, à savoir : y a-t-il un moyen de réaliser un idéal humaniste qui ne charrie pas son lot de violences, de souffrances et de morts ? Est-il possible de civiliser la réalisation de l'idéal¹ ? C'est en fonction de ce problème que l'invocation du féminin est décisive. Le féminin ne désigne pas des qualités essentielles de la femme, mais une *mode d'incarnation de l'idée*, qui a pour caractéristique de déjouer le jeu de la puissance virile. « On dirait que, dès qu'une idée prend corps, elle devient cadavre... [...] Mais non. Lorsqu'une idée prend vraiment corps, elle devient femme... »². Le féminin est une autre manière d'incarner les idéaux sur la scène de l'histoire qui n'est pas impuissante, mais que l'on dirait plutôt « non puissante » ou « contre-puissante ».

L'affaire homme a donc deux sens : c'est une affaire d'humains et c'est une affaire d'hommes. Cette critique de la politique humaine centrée sur des valeurs viriles de puissance se présente ainsi comme une critique de la manière dont l'Homme s'est inscrit dans l'Histoire, sur la démarche de conquête par laquelle il a prétendu construire une civilisation et s'arracher à la nature. Or, si ses rêves d'indépendance ou d'autonomie sont vains, c'est qu'ils supposent toujours une dépendance et une exploitation des ressources de l'autre, des femmes comme de la nature. L'aspiration de Gary à une féminisation du monde résonne avec les thématiques écoféministes qui se développeront dans les années 1980, autour de l'idée que la domination de la nature et celle de la femme procèdent d'une même soumission à l'homme, croisant du même coup la cause écologique et la cause féministe et les ouvrant toutes deux sur une autre manière de faire de la politique. Comment cette autre manière de faire de la politique s'applique-t-elle au cas des *Racines du ciel*, au point de constituer une philosophie politique de la nature ?

Les minorités et la nature, cause commune ?

Parmi les plus belles pages du roman, il y a sans doute celles où l'indignation naît aussi bien du traitement réservé aux animaux que de l'injustice faite aux hommes. Morel trouve intolérable que les animaux et les hommes puissent être traités comme une « part jetable de la nature »³. Il dénonce ainsi le sort réservé aux

1. Voir Étienne Balibar, *Violence et civilité*, Paris, Galilée, 2010.

2. Romain Gary, *Les Clowns lyriques*, Paris, Gallimard, 1979, p. 138.

3. Voir Bertrand Ogilvie, *L'homme jetable. Essai sur l'exterminisme et la violence extrême*, Paris, Éditions Amsterdam, 2012.

chiens, dans une allusion transparente au traitement des juifs dans les camps d'extermination : « On les laisse là huit jours et après on les passe à la chambre à gaz. On récupère les peaux et avec les os on fait de la gélatine et du savon »¹.

Dans la tradition écologique, le rapport entre les minorités et les non-humains se présente souvent de la manière suivante : la défense des animaux serait un *prolongement* de la défense des minorités humaines. C'est ce que revendique notamment le courant utilitariste antispéciste qu'esquisse Jeremy Bentham à la fin du XVIII^e siècle et que reprend Peter Singer dans les années 1970. Mais dans *Les Racines du ciel*, la cause animale n'est pas un prolongement de la cause humaine : comme le dit Morel, c'est « le même combat ».

Cette idée n'est pas une préfiguration de la politique intersectionnelle, où les luttes s'entrecroisent, se recourent. Car Gary invoque plutôt un *point où toutes les luttes fusionnent en un même combat, un point de condensation*. Ainsi écrit-il, à propos de la révolte étudiante de mai 1968 : « Lorsque nos C.R.S. se jettent en avant, matraque au poing, à Sèvres-Babylone, c'est au ghetto américain qu'ils ont affaire, au Viêtnam, au Biafra et à tout ce qui crève de faim sur la terre. La révolte de la jeunesse de Paris s'inscrit tout naturellement dans ce récit parce qu'elle ne vise aucune situation sociale spécifique : *elle les vise toutes*. [...] S'il n'y avait pas la condition noire, sud-américaine, le Viêtnam, le Biafra et la servitude ailleurs, la Révolution des étudiants de

Paris ressemblerait singulièrement à une émeute de souris dans un fromage »².

Mais les oppressions sociales, raciales et sexuelles ne sont-elles pas d'un autre ordre que la domination de la nature par les êtres humains, même si elles lui sont liées ? Ces différentes causes peuvent-elles former une cause commune ? C'est ce genre de *lutte transversale* que semble viser Morel lorsqu'il déclare : « Moi c'est bien simple, tout ce que je défends, c'est la nature... Appelez ça comme vous voulez. Liberté, dignité, humanité, écologie... Cela revient au même »³. Il aurait aussi bien pu reprendre à son compte la célèbre formule attribuée à l'activiste australien John Seed, « Nous ne défendons pas la nature, nous sommes la nature qui se défend ». Il semble en tout cas que c'est là tout l'effort de Morel : découvrir et tenir ce plan de nature – comme on découvre et tient un territoire – où toutes ces luttes deviennent « le même combat », où nature et politique fusionnent.

La cause animale n'est pas un prolongement de la cause humaine : comme le dit Morel, c'est « le même combat »

1. *Les Racines du ciel*, p. 221.

2. Romain Gary, *Chien blanc*, Paris, Gallimard, 1970, pp. 176-177.

3. *Les Racines du ciel*, p. 482.



Dans *Les Racines du ciel*, de nombreux indices suggèrent que la dualité homme / nature ou nature / société est un produit de l'histoire et de la culture occidentales. Cette dualité se présente en effet principalement dans la bouche d'un *leader* indépendantiste noir, Waitari, qui est imprégné de l'idéologie occidentale et qui croit au récit glorieux de l'humanité conquérante. Pour lui, depuis la préhistoire, l'humanité aurait progressivement triomphé de la nature, jusqu'au règne d'une civilisation technicienne, strictement humaine, enfin affranchie de la nature. Simplement, Waitari s'agace que cette marche triomphale soit freinée en Afrique : d'un côté, les tribus africaines archaïques ne se sont pas encore assez dégagées de leur préhistoire, et vivent trop proches de la nature; de l'autre, les sociétés occidentales déjà décadentes veulent retrouver la nature, et voient dans l'Afrique le « jardin zoologique du monde », une sorte d'immense parc naturel pour les safaris.

En somme, Waitari fait la théorie des trois stades du rapport homme-nature : un stade préhistorique, où l'homme archaïque n'a pas encore vaincu la nature; un stade historique, de la révolution néolithique à la révolution industrielle, où l'homme civilisé triomphe progressivement de la nature; un stade posthistorique, où l'homme décadent éprouve la nostalgie de la nature perdue. Mais cette théorie ne va pas sans ironie : parce que Waitari est présenté comme un Noir occidentalisé qui défend une idée de Blanc, et parce que le triomphe de l'homme sur la nature n'a jamais lieu vu que l'homme a perdu la nature en la conquérant...

Bref, à travers le personnage de Waitari, *Les Racines du ciel* anticipe la critique décisive que l'écologie décoloniale adressera dans les années 1980 à la conception de la nature qui dominait les mouvements environnementalistes, cette conception que l'Amérique du Nord prétendait – et prétend encore – imposer au reste du monde : celle d'une nature sauvage (*wilderness*) qu'il faut préserver. Or, cette idée est une conception de la nature propre aux sociétés industrielles avancées, c'est-à-dire une construction sociale et historique récente et localisée, qui ne peut être exportée dans d'autres régions du monde qu'au détriment des intérêts des populations locales – notamment en Afrique et en Inde.

La « sortie des eaux »

Pour concevoir ce plan de nature à la fois naturel et politique, il faut en revenir à la genèse du combat de Morel pour les éléphants. Celle-ci se dévoile progressivement au fil du roman, comme si on remontait à l'origine de sa lutte, et peut-être même à l'origine de toute lutte. Comment les choses ont-elles commencé ? Comment Morel en est-il venu à défendre les éléphants, de telle sorte que ce combat rejoigne tous les autres ? Il y a dans le roman quatre scènes qui ont valeur de scènes originaires, au sens freudien du terme (*Urszene*). D'abord, on apprend que tout a commencé à la fin de la guerre, lorsque Morel recueille un chien abandonné, qui risquerait sinon d'être transformé en gélatine et en savon. C'est la première scène originaire : le refus d'abandonner un animal à une mort atroce.

Mais on apprend plus loin que tout a en fait commencé avant cela, pendant la guerre, au camp de concentration, lorsqu'un compagnon de déportation de Morel trouve un moyen de supporter l'enfermement et la torture : « Quand vous n'en pouvez plus, faites comme moi : pensez à des troupes d'éléphants en liberté en train de courir à travers l'Afrique, des centaines et des centaines de bêtes magnifiques auxquelles rien ne résiste, pas un mur, pas un barbelé, qui foncent à

Lorsque le
soldat nazi qui
les surveille
comprend ce
qu'il se passe,
il comprend
qu'il y a là
quelque chose
qui **le dépasse**,
et que toute
sa puissance
n'y peut **rien**

travers les grands espaces ouverts et qui cassent tout sur leur passage, qui renversent tout, tant qu'ils sont vivants, rien ne peut les arrêter – la liberté, quoi ! Et même quand ils ne sont plus vivants, peut-être qu'ils continuent à courir ailleurs, qui sait, tout aussi librement. Donc, quand vous commencez à souffrir de claustrophobie, des barbelés, du béton armé, du matérialisme intégral, imaginez ça, des troupes d'éléphants, en pleine liberté, suivez-les du regard, accrochez-vous à eux, dans leur course, vous verrez, ça ira tout de suite mieux... »¹.

Vers la fin du roman, le lecteur découvre une troisième origine au combat de Morel : avant l'affaire du chien, avant l'affaire des éléphants, il y avait « l'affaire des hannetons », la véritable origine de l'engagement de Morel pour la protection de la nature². Dans cette affaire, les prisonniers politiques épuisés par le travail retrouvent des forces lorsqu'ils commencent à aider à se remettre à l'endroit des hannetons coincés sur le dos qui agitent les pattes. Et lorsque le soldat nazi qui les surveille comprend ce qu'il se passe, il comprend qu'il y a là quelque chose qui le dépasse, et que toute sa puissance n'y peut rien : « En une seconde, il avait compris ce qui se passait. Il avait reconnu l'ennemi. On se trouvait devant une manifestation scandaleuse, une profession de foi, une proclamation de dignité, inadmissible chez des hommes réduits à zéro. [...] Car

il pouvait assommer les détenus et pouvait écraser les hannetons, mais ce qu'il visait était complètement hors d'atteinte, hors de portée et ne pouvait être tué. Il avait entrepris une tâche qu'aucune armée, aucune police, aucune milice, aucun parti, aucune organisation, ne pouvait mener à bien. Il eût fallu pouvoir tuer tous les hommes jusqu'au dernier et sur toute la terre et encore il était probable qu'une trace aller demeurer derrière eux, comme un sourire invincible de la nature »³. C'est ce sourire invincible de la nature qui est politique.

1. *Ibid.*, p. 211.

2. *Ibid.*, pp. 485-486.

3. *Ibid.*, pp. 485-487.



Mais où est cette part invincible de la nature dans l'affaire des hannetons et des éléphants? L'essentiel tient à deux traits. Le premier est extensif ou physique : il s'agit d'une multiplicité d'animaux – des éléphants, des hannetons –, toute une manière de se distribuer dans l'espace et dans le temps. Le second est intensif ou affectif : c'est la présence d'un mouvement libre – les éléphants – ou empêché – les hannetons –, qui désigne la variation de la puissance d'agir. Pris ensemble, ces deux traits forment un *schème*, c'est-à-dire le dynamisme propre à une idée. Et l'idée qui se trouve présentifiée dans ce schème, c'est *l'irrésistible mouvement de la vie, soit comme intensité d'un mouvement libre soit comme intensité d'un refus de capituler*.

Si Morel peut défendre en même temps les éléphants et la dignité humaine, si c'est le même combat, ce n'est pas parce que les éléphants symbolisent quelque chose – la liberté, les droits de l'homme, l'indépendance des peuples colonisés, la nostalgie du primitif, l'absence ou la présence de Dieu. *Les éléphants schématisent l'irrésistible mouvement de la vie*. La contradiction initiale tombe : Morel protège les éléphants, et uniquement les éléphants, mais les éléphants sont eux-mêmes traversés par un mouvement vital impersonnel qui les dépasse. Il s'agit donc *de suivre, d'accompagner et de se laisser entraîner* par le mouvement vital qui les porte.

Mais il y a une quatrième scène originaire. C'est à la fin des *Racines du ciel* qu'est révélée, juste avant que le récit ne se referme, la véritable origine du combat de Morel, comme de toute lutte. C'est *l'ultime scène originaire* du roman : celle qui met en scène l'animal préhistorique complètement fou qui, le premier, est sorti de la vase pour aller respirer à l'air libre. « Tu te rappelles, demande Morel, le reptile préhistorique qui est sorti pour la première fois de la vase au début du primaire? Il s'est mis à vivre à l'air libre, à respirer sans poumons, en attendant qu'il lui en vienne? »¹

Il s'agit là d'une référence à ce que la biologie de l'évolution appelle la « sortie des eaux ». Si cette scène, à la fois réelle et mythique, est la scène originaire du roman, c'est que ce reptile est l'ancêtre de ce que Gary appelle les *esperados* : ces grands vivants qui refusent de capituler devant les conditions de vie que la nature semble leur imposer, qui ne savent pas désespérer. « Ce gars-là, il était fou, lui aussi. Complètement louffingue. C'est pour ça qu'il a essayé. C'est notre ancêtre à tous, il ne faudrait tout de même pas l'oublier. On serait pas là sans lui. Il était gonflé, il n'y a pas de doute. Il faut essayer nous aussi »². C'est avec le reptile préhistorique que commence tout espoir. Toutes les aspirations humaines, humanistes, sont en fait le prolongement d'une aspiration plus profonde, une idée vitale : le refus de céder devant les conditions d'existence qui nous sont faites, et l'effort pour incarner cette création de nouvelles possibilités de vie de manière féminine, c'est-à-dire hors de la sphère de la puissance virile. ■

1. *Ibid.*, p. 444.

2. *Ibid.*, p. 445.